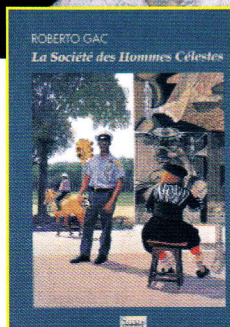
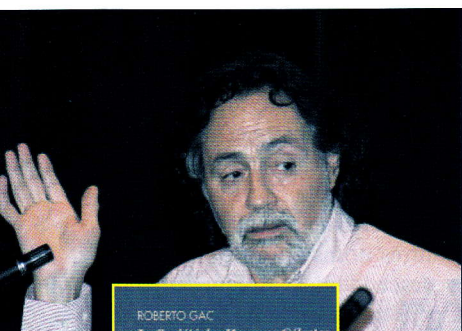




La Société des Hommes Célestes – “Un Faust latino-américain” – de Roberto Gac



Au-delà des limites du roman, l'œuvre de l'écrivain chilien, Roberto Gac, un des pionniers d'une nouvelle forme narrative, “l'intertexte”, explore le champ des possibilités infinies que la révolution informatique a ouvert à la littérature et à la lecture.

Roberto Gac Artigas, écrivain, est né en 1941 à Santiago. Il a fait des études de philosophie, de psychologie et de médecine à Santiago, New York et Paris. Il abandonne la pratique de la médecine à New York en 1968 pour se consacrer entièrement à l'écriture, d'abord en espagnol puis en français. Depuis près de quarante ans, il poursuit un projet ambitieux : développer un nouveau genre littéraire – “l'intertexte” – structure narrative polytextuelle, polymorphe et polyglotte. *La Société des Hommes Célestes* est l'un des cinq volets de son œuvre principale *Les Phases de la Guérison*, pentalogie comportant en outre : *Le Rêve*, *Le Baptême*, *Portrait d'un Psychiatre Incinéré* et *La Guérison*.

Dans *La Société des Hommes Célestes*, vous vous appropriez divers textes littéraires générés par la légende de Faust. À quels développements thématiques donne lieu le recours à la figure et à la mythologie faustienne ?

À l'éducation en Occident, telle qu'elle a été dispensée au 20^{ème} siècle et même avant ! Goethe, dans la première partie de son *Faust*, écrit : “Droit, médecine, théologie aussi, hélas !, j'ai tout étudié à fond avec un ardent effort. Et me voici, pauvre fou, pas plus avancé que naguère. On me nomme Maître, on me nomme même Docteur...” J'aurais pu dire la même chose en quittant l'université, bardé de diplômes. Homme mûr, le Faust goethien (comme le Faust de Marlowe et autres Faust traditionnels) constate que toutes ses connaissances ne lui servent pas à grand-chose. Il invoque les esprits et convoque Méphistophélès qui va lui proposer d'atteindre à la connaissance absolue et au plaisir total des sens. Dans *La Société des Hommes Célestes*, je remonte au départ du processus d'élaboration de la connaissance et je décris le parcours éducatif de ce Faust qui existe en chacun de nous, parcours qui va de la petite enfance (Kindergarten) et se poursuit jusqu'à l'âge adulte (le lycée et les études supérieures). L'articulation entre le Faust latino-américain et les Faust traditionnels va s'établir au moment où le “chercheur de connaissance” échoue et s'effondre, tombant dans la folie. C'est là qu'apparaît Méphistophélès sous les traits d'un psychiatre...

Le narrateur, un fou qui se prend pour Faust, cherche à démasquer une mystérieuse et oppressive “Société des Hommes Célestes”. S'agit-il d'une société normative, formatant, compressant et limitant la conscience et la réalité humaine ?

Exactement. L'éducation dans notre société occidentale est à la fois l'origine et le résultat de la structure sociale et de son fonctionnement. Lorsqu'un jeune docteur du MIT (Massachusetts Institute of Technology) se suicide en se jetant du haut d'une tour de son université parce qu'il n'a pas réussi un examen de mathématiques (cela arrive de temps en temps au Massachusetts), il ne fait que dénoncer la terrible oppression non seulement sociale et économique, mais aussi intellectuelle, exercée par une société pas si “céleste” que ça.

La fiction, dont vous parlez à propos de la formation du délire, est-elle une force libératrice, salvatrice, permettant d'intégrer, voire de légitimer, les composantes psychiques qui, frustrées par notre éducation, produisent un déséquilibre mental ?

C'est la conscience la véritable force libératrice. La fiction n'est qu'un des moyens pour développer cette force “salvatrice”, comme vous dites. Bien sûr, il faut faire la différence entre la fiction comme fonction psychique présente chez chacun d'entre nous, et les fictions littéraires, scientifiques, artistiques, etc., qui ne sont que les résultats de l'application de cette fonction universelle sur un champ particulier. Un délire est le produit d'un dérèglement de la fiction comme fonction psychique, égarée sans contrôle dans les limites de notre subjectivité. Or, “romancer” c'est comme “délirer” ! La seule différence réside dans l'écriture, laquelle empêche le romancier de s'identifier totalement avec ses “créatures”. “L'intertexte”, tel que je le conçois, permet à l'écrivain -à travers les jeux des références intertextuelles- d'établir une nouvelle distance avec son développement scriptural, ouvrant ainsi un plus grand espace à l'éclosion de la conscience, aussi bien pour lui que pour son lecteur.

***La Société des Hommes Célestes*, ayant une version électronique et une version imprimée, représente-t-elle l'aboutissement de l'intertexte en tant que nouveau genre littéraire ?**

“L'intertexte” n'est nullement un “aboutissement” définitif, dans la mesure où la version électronique laisse le lecteur libre d'in-



EN VITRINE

tervenir directement, via son ordinateur, sur l'écriture elle-même et d'apporter les modifications qu'il voudrait. Cela est impossible dans le cas du roman. En effet, un roman correspond à un récit fixe se situant dans le champ clos du temps et de l'espace. Il y a un début et une fin et une masse textuelle déterminée. Le lecteur est soumis au bon vouloir du narrateur et n'a aucune liberté dans le carcan livresque. Sa liberté est purement imaginaire. L'intertexte correspond à un récit flexible qui se déroule dans un champ ouvert aux interrelations avec d'autres textes. Dans *La Société des Hommes Célestes* l'interrelation s'établit avec les *Faust* classiques, grâce aux liens établis par les citations. Ces citations sont intimement mêlées à la structure du texte principal, le transformant en un lieu de dialogues avec les autres auteurs, au bon vouloir de chaque lecteur. C'est en ce sens qu'on peut parler de "l'intertexte" comme d'un nouveau genre littéraire, dérivé du roman, comme le roman lui-même dérivait jadis de l'épopée. Cela eu lieu à l'aube de la Renaissance, et fut rendu possible par l'invention de l'imprimerie, de la même façon que "l'intertexte" se développe aujourd'hui grâce à l'invention de l'écriture électronique et d'Internet.

Vous employez dans *La Société des Hommes Célestes* diverses modalités d'écriture. Le récit du narrateur interne dans un hôpital psychiatrique est écrit sous forme d'un journal daté. La forme dramatique intervient dans le texte final - *Le Château de Méphistophélès* - qui se présente comme un rêve de Wagner. Le théâtre a-t-il une fonction particulière dans votre écriture ?

Le théâtre a été l'une des formes principales de la transmission de la légende de Faust (Marlowe, Goethe, Pessoa, Valéry, Butor...). La farce intitulée *Le Château de Méphistophélès* est un rappel de cette dimension théâtrale des *Faust* littéraires. Structurée autour du personnage de Wagner (l'interne en médecine) cette farce est rattachée à la narration principale par le même mécanisme intertextuel qui est à l'œuvre tout au long du *Faust* latino-américain. Ainsi, *La Société des Hommes Célestes* reprend-elle la totalité des éléments narratifs, poétiques et dramatiques qui ont nourri la légende faustienne depuis 1587 jusqu'à nos jours.

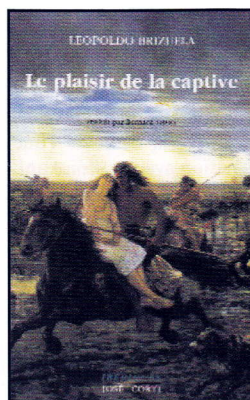
**PROPOS RECUEILLIS PAR
IRÈNE SADOWSKA GUILLON**

La Société des hommes célestes - Un Faust latino-américain par Roberto Gac aux éditions Sens-Public (10, rue de la Charité, 69002 Lyon), 525 p., 25 euros. E-mail redaction@sens-public.org



Jaime Avilés, chroniqueur au quotidien *La Jornada*, est l'une de signatures les plus connues du Mexique où depuis 25 ans il enquête sur des sujets brûlants.

La Nympe et le sous-commandant par Jaime Avilés, traduit de l'espagnol (Mexique) par René Solis, aux éditions Métailié, 209 p., 19 euros.



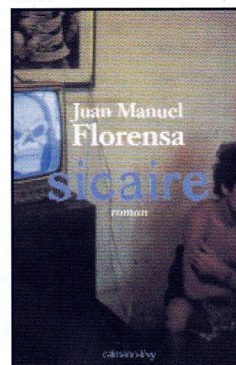
C'est le deuxième roman traduit en français par ce talentueux et jeune écrivain argentin dont son premier livre *Angleterre, une fable* a provoqué un grand intérêt lors de sa parution en France.

Le plaisir de la captive par Leopoldo Brizuela, traduit de l'espagnol (Argentine) par Bernard Tissier aux éditions José Corti, 257 p., 19 euros.



Né à La Havane en 1955, Leonardo Padura est diplômé de littérature hispano-américaine, il est romancier, essayiste, journaliste et auteur de scénario pour le cinéma. Il a obtenu prix "Hammett" ainsi que le prix des "Amériques Insulaires". Il est l'auteur entre autre d'une tétralogie intitulée *Les Quatre Saisons* qui est publiée au Mexique, à Cuba, en Espagne, en Allemagne et en Italie.

Les Brumes du passé par Leonardo Padura, traduit de l'espagnol (Cuba) par Elena Zayas aux éditions Métailié, 351 p., 21 euros.



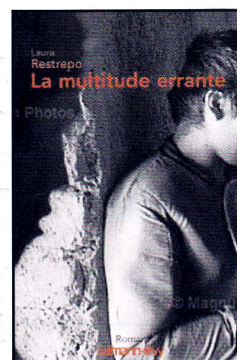
Juan Manuel Florensa vit, travaille et écrit dans les Landes. Bilingue, né en France de réfugiés républicains espagnols, il est le fondateur du Théâtre de Feu. Il est également l'auteur d'une vingtaine de pièces de théâtre, créées en français, en espagnol et en basque.

Sicaire de Juan Manuel Florensa aux éditions Calmann-Lévy, 260 p., 17 euros.



Silvia Baron Supervielle, née en Argentine, aime se dire une écrivaine du Río de la Plata convertie à la langue française. Elle a publié des récits et des nouvelles aux éditions du Seuil, sa poésie et ses traductions étant notamment éditées par les éditions José Corti et Arfuyen.

La forme intermédiaire par Silvia Baron Supervielle, aux éditions du Seuil, 230 p., 16 euros.



Laura Restrepo est née à Bogotà en 1950. Elle a enseigné la littérature avant de se consacrer à la politique et au journalisme. En 1989, contrainte à l'exil après avoir participé à l'un des processus de négociation avec la guérilla, elle se consacre à la littérature. Ont été traduits en français : *Douce compagnie*, *Le Léopard au soleil* et *Délire*. Laura Restrepo vit actuellement en Colombie. *La Multitude errante* est son dixième roman.

La multitude errante de Laura Restrepo, traduit de l'espagnol par Françoise Prébois, aux éditions Calmann-Lévy, 13 euros.